

LE

MÉNESTREL

Le Numéro : 0 fr. 30

MUSIQUE ET THÉÂTRES

HENRI HEUGEL, Directeur

Le Numéro : 0 fr. 30

Adresser franco à M. HENRI HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 bis, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, Musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

I. Critiques musicaux de jadis ou de naguère (3^e article), RAYMOND BOUYER. — II. Bulletin théâtral : Aux Escholiers, P.-E. C. — III. Berlioziana : Berlioz, directeur de concerts (14^e article), JULIEN TIERSOT. — IV. Revue des grands concerts. — V. Nouvelles diverses, concerts et nécrologie.

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour :

HERMANITA

n^o 10 des *Feuilles au vent* (nouvelle série), de E. PALADILHE, poésie d'Ed. GRENIER. — Suivra immédiatement : *Quand irons-nous dans la forêt?*
n^o 2 des *Chansons de Gavroche*, de CHARLES LECOQ, poésie de VICTOR HUGO.

MUSIQUE DE PIANO

Nous publierons samedi prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO : la *Contredanse des Grisettes*, n^o 2 des transcriptions extraites du ballet *la Fête chez Thérèse*, de REYNALDO HAHN (poème de CATULLE MENDÈS). — Suivra immédiatement : *Au sommet*, n^o 4 des *Poèmes Alpestres*, de THÉODORE DUBOIS.

CRITIQUES MUSICAUX DE JADIS OU DE NAGUÈRE

III

VUES D'ENSEMBLE ET MATÉRIAUX POUR UNE CONCLUSION

(Suite)

— Allez-vous conclure que le rôle de la critique est de méconnaître ou d'enterrer le génie?

— Non; mais la plus belle action de la critique scientifique est de ressusciter la beauté méconnue par la presse frivole; en cela, Choron semble un précurseur parce qu'il fut un initiateur; et ses vrais disciples ne furent pas les faux prophètes mondains du Second Empire : après Rameau, Choron symbolise avec la simplicité des braves gens la France réfléchie qui travaille et qui s'est trop longtemps laissé calomnier par l'autre... En dépit des lacunes de sa brusquerie trop encyclopédique, un Choron suffirait à l'apologie de la critique; et les lecteurs du *Ménestrel* ont toujours été les premiers à savoir que la race laborieuse de ses héritiers français est loin d'être éteinte... Or, il ne fut pas seul de son temps; et s'il n'était point né quand la France érudite devançait l'Allemagne dans l'exhumation de notre moyen âge poétique, il était bien jeune quand M. Benjamin de la Borde, ancien favori de Louis XV, promu fermier général, que son illustrateur Moreau le Jeune immortalisera plus sûrement que ses berquinades, s'occupait de nos vieilles chansons (1) et précédait

de quatre ans la grande collection latine des vieux théoriciens, réunis par la piété de Martin Gerbert...

— En 1784, à Saint-Blaise, en plein renouveau du genre troubadour et du sire de Coucy.

— La Borde et Gerbert amassaient les romantiques matériaux que devait interroger ou compléter, depuis 1830, la docte curiosité des Perne et des Coussemaker, sans parler de l'antiquité musicienne, étudiée plus tard par les Vincent, les Ruelle et les Gevaert; et comprenez-vous, maintenant, la place de Fétis dans cette nouvelle école franco-belge? Il se peut que « tout soit à rejeter (1) » dans l'histoire ébauchée trop tôt par ce vulgarisateur; mais Fétis n'en reste pas moins le père de la presse musicale, de la biographie des musiciens et du concert historique : en 1827, naissait la *Revue musicale*, qui devait fusionner, huit ans plus tard, avec la *Gazette musicale*, après l'avoir combattue, et précéder, de six ans seulement, l'apparition du *Ménestrel*, né le dimanche 1^{er} décembre 1833, d'abord journal de romances et de nouvelles, orné de vignettes romantiques, mais bientôt foyer de l'érudition, que taquinaient parfois de petites notes sans portée... Et les quatre *concerts historiques* de 1833, où fréquenta le poète Alfred de Vigny (2), nous rappellent que l'aube du XX^e siècle n'a pas inventé Peri, ni Monteverde...

— Chut! vous allez navrer les snobs.

— Et s'il n'a pas été foudroyé comme le génie de Berlioz par la « dernière manière » de Beethoven, le goût de Fétis avait parfaitement distingué la science intime de Bach de la simplicité décorative de Haendel ressuscité par Choron, dans l'église de la Sorbonne, et finement aperçu l'originalité de *l'Idomeneo* de Mozart, interprété par Habeneck, au Conservatoire.

— Alors, nous n'avons rien inventé du tout, et la jeune critique scientifique, ou simplement intelligente, est un peu plus vieille que ne l'ont prétendu ses nouveaux amis?

— « Aujourd'hui, un homme cultivé ne croit pas déroger en suivant les traces de Fétis, un *précurseur* dont il ne faut pas trop médire, car, s'il ignora certains scrupules et certaines manies de l'érudition moderne, il a cependant eu le mérite d'une lecture immense, et son dictionnaire biographique reste encore aujourd'hui un instrument de travail des plus utiles (3). » Vous entendez? C'est un savant biographe d'Aristoxène et de Rameau qui parle, et la nouvelle méthode sait ce qu'elle doit à son père nourricier. Continuons vite : après Fétis, universel, c'est Georges Kastner, savant français de Strasbourg, original devancier de *Mélusine* et du *folk-lore*; c'est Amédée Méreaux, premier historien de nos clavecinistes; c'est Joseph d'Ortigue, édité par

(1) Opinion de M. Pierre Aubry, dans *Trouvères et Troubadours* (Paris, Alcan, 1909), p. 221, sur l'ouvrage de FÉTIS, *Résumé philosophique de l'histoire de la musique* (Bruxelles, 1837).

(2) V., dans le *Ménestrel* du 24 août 1907, notre petite note sur *Alfred de Vigny mélomane*.

(3) LOUIS LALOV, dans la *Chronique des Arts* du 9 novembre 1907, pp. 326-27.

(1). V. son *Essai sur la musique ancienne et moderne* Paris, 1780, 4 vol. in-8°.

Renduel au beau temps du romantisme, et qu'on retrouve, méridional ingénieux et grave, en tout sanctuaire où se décide le sort de la musique à l'église : oublié comme trait d'union providentiel entre l'École de Choron et l'École de Niedermeyer (1), son journal, *la Maîtrise*, en plaidant pour les maîtres du vrai chant religieux, ne devançait-il pas et nos concerts et nos livres ?

— Mais voilà donc les origines de nos *Chanteurs de Saint-Gervais* et de la *Schola Cantorum* ?

— Et le regretté Charles Bordes, qui disparaissait, en plein rêve d'avenir, le 8 novembre dernier, ne vous contredirait pas : c'était un sage, assez fin pour constater tout bas les « emprunts » trop discrets de quelques disciples, mais trop loyal pour ne pas reconnaître aussitôt ce qu'il devait au passé. Long passé des musiques lointaines, interrogées par l'érudition récente, ou soudaine résurrection des musiciens de jadis par les critiques de naguère ! A Saint-Gervais, depuis 1892, aux concerts d'Harcourt, en 1894, sous la vivante direction de Charles Bordes, rappelez-vous la suave musique palestrinienne ou les robustes cantates de Bach... Et voyez-vous, à présent, la part de la critique, de plus en plus savante ou scientifique, dans ce « renouveau » merveilleusement français de la fin du siècle dernier ?

— Créatrice d'abord, puis érudite, la musique a fait, depuis quarante ans, comme art et comme science, un effort « héroïque », que j'appellerai son *Gloria Victis* : par la voix des maîtres et l'essor des jeunes, n'est-ce pas au concert que l'invention des compositeurs a fait insensiblement l'éducation des auditeurs ? Beethoven, Berlioz, Wagner, et le regain français de la symphonie, parallèlement ensemencée par Gallus et par César Franck : toute une série de révélations, fort capable d'agir sur le critique qui n'est, en dernière analyse, qu'un auditeur supérieur, et qui pense...

— Et, selon moi, vous risquez encore de prendre l'effet pour la cause. Aussi bien, les compositeurs chefs d'orchestre firent de la critique en action, le jour où le jeune Mendelssohn ressuscita le vieux Bach, où le romantique Berlioz remonta pieusement Weber et Gluck, où Charles Bordes rendit la voix à Palestrina, pendant qu'une pléiade française de musiciens éditait Gluck et Rameau, peu d'années avant l'heure où le nouveau directeur de la *Schola* rénovait l'histoire musicale en publiant l'*Orfeo* de Monteverde : n'oubliez pas ces jours où la critique spéculative devient agissante, où, par sa docte volonté, l'histoire redevient de la vie. Dans l'art qui console comme dans la science qui guérit, la plus belle récompense du savoir n'est-elle pas la minute où l'action paraît sœur du rêve ? Depuis vingt ans surtout (2), notre ardeur musicale a reçu plusieurs fois le bienfait de ces moments-là : l'antiquité païenne ou grégorienne, le moyen âge des *neumes* ou des *estampies*, la polyphonie gauloisement ou célestement vocale de la Renaissance, les origines littéraires de la musique dramatique, orchestrale et dissonante, les beautés italiennes ou germaniques des XVII^e et XVIII^e siècles classiques et le génie de Bach, contemporain de Rameau, les fêtes mélodieuses de la Révolution française et le trésor oublié de nos mélodies populaires, sans parler ici des mélodies exotiques ou de l'originalité des chants russes, ont été questionnés par les adeptes nouveaux de la jeune critique scientifique ; et nos savants sont des *résurrectionnistes*, heureux de transporter les voix du passé de la bibliothèque silencieuse à l'instructive animation du concert : les soirs des sociétés Bach, Haendel ou Palestrina sont-ils autre chose que de vivantes leçons de critique ? Et la réforme papale était préparée par les discrets travaux de Solesmes.

— Alors, la tendance subtile ou compliquée de la composition présente serait, par un jeu de ricochets sur les ondes sonores, l'œuvre de la critique scientifique ? Et nous serions tous les débiteurs d'une époque un peu byzantine où l'érudition prime l'invention... Mais, autre question d'actualité, si la critique, dite *scientifique* a tant de racines profondes dans un passé lointain,

(1) Un espace de vingt ans (1833-53) sépare la dissolution de l'une et la fondation de l'autre.

(2) Depuis 1890, année de la belle publication des *Maîtres musiciens de la Renaissance*.

comment la définir « une science toute nouvelle » et qu'on pouvait dire « à peine née », il y a quelque vingt ans ?

— Ici, la contradiction n'est qu'apparente ; et ce caractère de nouveauté relève à la fois de sa méthode et de son objet. Il ne s'agit plus seulement, désormais, de la Théorie musicale, honorée depuis le temps de Rameau, ni de l'Esthétique toujours chancelante, en dépit des bases non moins scientifiques (1) que les jeunes contradicteurs ou successeurs d'Édouard Hanslick et de Chabanon rêveraient de lui donner ; et, malgré la tâche admirablement précise des Gevaert et des Mathis Lussy, complétée, puis vérifiée par le plus fin de nos psychologues mélomanes, le problème de l'*expression musicale* (2) est encore loin d'être résolu, s'il doit l'être un jour, ici-bas... Le véritable objet de notre jeune critique scientifique, si vaillante en face de l'Allemagne, c'est l'investigation du passé, c'est l'*histoire* ; et vous savez déjà pourquoi cette histoire du plus jeune des arts est encore aujourd'hui dans l'enfance : on vous a dit par quelle série de coups d'État, non moins oubliés d'hier qu'oubliés du lendemain, passe la rapide évolution de cet art jeune, et quel prompt silence entoure ces signes bientôt muets, qui n'ont pas même la triste ostentation des ruines.

(A suivre.)

RAYMOND BOUYER.

BULLETIN THÉÂTRAL

LES ESCHOLIERS (Théâtre Femina). — *Les Deux Foyers*, pièce en 4 actes, de M. Gaston Auvard ; *Heureusement*, comédie en un acte, en vers, adaptée par M. René Kerdyk, d'après Rochon de Chabannes.

Une fois de plus, les Escholiers ont bien mérité en nous présentant un auteur nouveau, M. Gaston Auvard, doué de très réelles, très sérieuses et très précieuses qualités d'homme de théâtre. Si *les Deux Foyers*, œuvre de début, ne sont forcément pas œuvre complète, ils sont déjà beaucoup plus que des promesses pour un avenir prochain. Maître de son idée comme de sa plume, M. Auvard, après tant d'autres, s'attaque au divorce et, s'il incline à le condamner lorsqu'il amène le partage de l'enfant, il ne veut pas, ou n'ose pas, ou ne peut pas conclure ; et c'est là, avec quelques longueurs aux actes trois et quatre, le point faible de sa comédie. Ce manque de conclusion semble, à première vue, découler fatalement de l'exceptionnalité des caractères et de la femme divorcée et remariée, mère lors de son premier mariage et qui est sur le point de l'être de son second, et du premier mari trop inintéressant. Il n'en est pas moins que le conflit est curieux et nouveau, et que l'action est conduite heureusement, habilement et de façon touchante, par l'enfant qui, insensiblement, naturellement, ramène l'épouse au foyer primitif. Car c'est bien seulement de la femme, reprise tout entière par le premier amour et oublieuse délibérément des devoirs que lui créent sa maternité proche, c'est de la femme, et non de la mère qu'il s'agit.

Les Deux Foyers ont eu en M^{lle} Van Doren une interprète de conviction et d'émotion qui a largement aidé au succès mérité de l'œuvre. M. Gaston Brou, sûr de lui, M^{me} Emma Bonnet, sympathique, M. Nonnez de Porto-Riche et M^{lle} Madeleine Coquelin, pleins de bonne volonté, la petite Yvonne Villem, enfant prodige, avec encore M^{me} Jame d'Hamy, M^{lle} Andrée Dalyac, MM. Daniel Bompard, Vaslin et Sauriac formèrent une très honorable distribution.

Pour pallier l'effet plutôt amer et sévère produit par *les Deux Foyers*, les Escholiers ont terminé leur soirée par *Heureusement*, un petit badinage dans le goût du XVIII^e siècle, écrit en vers tout à fait faciles par M. René Kerdyk. M^{lle} Jeanne Thomassin y a fait montre d'énormément d'esprit et de grâce légère et M. Puylagarde s'y est affirmé de séduisante jeunesse. M. Amaury et M^{lle} Andrée Gladys ont été de classique aimable, le premier en marquis, la seconde en soubrette. P.-E. C.

(1) Une thèse récente avait pour titre : *Esquisse d'une esthétique musicale scientifique*.

(2) V., sur ce grand problème de l'*expression* de la musique pure ou commentée par des mots, nos différentes « petites notes » du *Ménestrel*, concernant la *physionomie* de la Musique, et, surtout, *Chabanon précurseur de Hanslick*, dans le numéro du dimanche 2 octobre 1904 ; et la conclusion d'*Obermann précurseur et musicien*, dédiée à M. Lionel Dauriac. — Nos lecteurs apprendront avec plaisir que le *Portrait de M. de Chabanon*, par Duplessis, vient d'entrer au Louvre : il est daté 1774.